

# LE RÉVEILLON

DRAMATIQUE,

REVUE EN UN ACTE,

ENTREMÊLÉE DE VERS, PROSE, COUPLETS, DANSES, ETC., ETC. ;

Par M. A. L. Saint-Amand et H. Lescobre ;

Représentée pour la première fois sur le théâtre Saint-Antoine, le 31 décembre 1838.

## PERSONNAGES.

M. JEAN BONNEAU, propriétaire.  
ROBERT FLOUMANN, fondateur de la société en commandite  
pour la destruction de l'ennui.

RUY-BLAS.

GOLIATH.

LA MINE DE SI-PÉTRIN.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL.

URSIN, de la Fabrique.

BILBOQUET

GRINGALET, son pailleuse.

DON SÉBASTIEN DE PORTUGAL.

BEL-AMOUR, de Rose et Colas.

EFFIE, du Brasseur de Preston.

L'ANNÉE 1839.

LE MOUTARD DE PARIS.

UNE ÉPLUCHEUSE DE COTON.

VICTOR, domestique.

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES DES PIÈCES DU THÉÂTRE SAINT-ANTOINE.

La scène se passe à Chatou près Saint Germain.

## ACTEURS.

M. SAVIGNY.

M. EDMOND.

M. ADOLPHE.

M. COLONNA.

M. OSCAR.

M. EDOUARD.

M. TREVEYS.

M<sup>lle</sup> HORTENSE.

M<sup>lle</sup> BOISGONTIER.

M. EUGÈNE.

Un salon riche. Au fond, trois portes donnant sur un jardin. Tables à droite et à gauche.

## SCÈNE I.

JEAN BONNEAU, seul, lisant.

Hélène devint folle, et trois jours après, au fond du précipice qui avoisinait le château, on retrouva le cadavre du malheureux Arthur... (Ferme son livre.) Ceci ne laisse pas que d'être fort jovial... et dire que tous les romans d'aujourd'hui sont aussi gais que celui-là ; notre littérature est un vrai cimetière ; c'est fort divertissant... (Se levant.) Ah ! mon Dieu ! qui pourra donc me guérir de l'ennui qui m'assiégeait à Paris et que j'ai retrouvé à Chatou, dans ce charmant séjour où j'espérais lui échapper... mais que faire seul à la campagne ; je voudrais voir du monde, je voudrais rire, m'amuser, danser... mais il faut, je crois, y renoncer... qu'est-ce... Victor...

## SCÈNE II.

BONNEAU, VICTOR.

VICTOR. Un monsieur demande à vous parler.

BONNEAU. Un monsieur...

VICTOR. Il arrive à l'instant par le chemin de fer et parait fort pressé de voir monsieur.

BONNEAU. Son nom ?

### SCENE III.

LES MÊMES, ROBERT FLOUMANN.

ROBERT, entrant vivement et s'annonçant lui-même. Robert Floumann, fondateur de la société en commandite pour la destruction de l'ennui.

BONNEAU. La destruction de l'ennui... donnez-vous donc la peine de vous asseoir... vous détruisez l'ennui...

ROBERT. Nous l'anéantissons.

BONNEAU. Mon cher monsieur, nous ferons affaire ensemble. Victor, laissez-nous. (Victor sort.)

### SCENE IV.

LES MÊMES, excepté Victor.

ROBERT, lorgnant autour de lui. Jolie habitation, ma foi ; je dois placer ici quelques actions.

BONNEAU, redescendant. Parbleu, monsieur, vous arrivez fort à propos : tel que vous me voyez, je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie...

ROBERT. Tant mieux.

BONNEAU. Le jour, la nuit, le soir, le matin, eu ce moment même.

ROBERT. Tant mieux encore.

BONNEAU. Je ne bois plus, je ne mange plus, je ne... Rien, monsieur.

ROBERT. Tant mieux... tant mieux.

BONNEAU. Enfin, monsieur, j'en deviens bête.

ROBERT. Cent fois tant mieux. (A part.) Je tiens mon homme. (Haut.) Je vois, avec plaisir, monsieur, que vous êtes merveilleusement apte à prendre connaissance des projets, bases, statuts, actes, conditions, conventions, stipulations et opérations de la société en commandite, fondée sous la raison de commerce Robert Floumann et Compagnie, très avantageusement connus sur la place de Paris ; s'adresser, pour les renseignements, à M<sup>e</sup> Corbinet, notaire, en son étude, rue de Charenton, n<sup>o</sup> 110.

BONNEAU, à part. Quelle volubilité ! (Haut.) Mais, monsieur...

ROBERT, lisant. Permettez... Témoin de l'ennui qu'éprouve la classe intéressante des propriétaires campagnards, lorsqu'ils sont réduits à la monotonie du cercle domestique... et presque certain qu'il faut attribuer à cet ennui le nombre illimité des suicides qui ont orné la société durant l'an de grâce 1838 ; considérant en outre qu'à la campagne il est souvent fort désagréable de fréquenter ses voisins, M. Robert Floumann vient d'ouvrir un office dont le but est d'offrir aux habitants de la campagne des hôtes et une société agréables, le tout aux prix les plus modérés.

BONNEAU. Bravo! bravo!.. heureuse idée, monsieur.

ROBERT. Ah ! vous me flattez, je n'en ai jamais que de semblables.

BONNEAU. Vous dites donc...

ROBERT. Permettez... Art. 1<sup>er</sup>. Moyennnant un abonnement de 400 fr. par an, les souscripteurs auront droit à quatre hôtes renouvelables par semaine au gré du souscripteur campagnard. Art. 2. Une souscription de deux cents francs ne donne droit qu'à deux hôtes renouvelables seulement tous les quinze jours. Art. 3. L'administration possède un choix heureux et un assortiment complet de 377 hôtes d'un âge raisonnable, et six douzaines d'enfants gros du plus bel avenir et susceptibles de manger avec une grâce sans pareille toutes les friandises qu'on voudra bien leur offrir. Le tout est ficelé, emballé, étiqueté et prêt à partir pour aller habiter telle résidence qui lui sera assignée.

BONNEAU. Très bien, monsieur, je...

ROBERT. Permettez... Parmi les susdits, on trouve un vicomte très aimable, à chevelure blonde ; quinze banquiers ruinés et encore fort à leur aise ; le baron de Wormspire...

BONNEAU. Celui qui a servi sous le grand homme ?

ROBERT. Trente-trois sergents de la vieille garde, racontant avec plus ou moins de charmes les guerres peu connues de l'empire; vingt sept douairières à moustaches; cent onze vieilles demoiselles à petits revenus; la fine fleur des personnages dramatiques de la présente année. Art. 4. Tous les susnommés sont fort aimables en société. La plupart connaissent le cornet à piston, et quelques-uns pratiquent même la guitare.

BONNEAU, ravi. Mais c'est déllirant, monsieur, c'est...

ROBERT. Permettez... Art. 5 et dernier. Si l'un des hôtes déplaît au souscripteur, celui-ci voudra bien écrire à la crate le mot ASSOMMANT sur le dos du dit personnage, on le remplacera par le retour de la diligence.

BONNEAU. Je m'abonne, monsieur, je m'abonne, et je grille du désir de faire connaissance avec ces messieurs et ces dames.

ROBERT. Eh bien, monsieur, quand il vous plaira, je vais faire introduire près de vous quelques-unes des personnes composant notre collection, et parmi lesquelles vous pourrez choisir.

BONNEAU. Vous les avez amenés avec vous ?

ROBERT. Non pas tous, mais assez cependant pour vous donner un joli choix.

BONNEAU. J'entends, comme qui dirait une carte d'échantillons.

ROBERT. Justement.

BONNEAU. Très bien, très bien, mon cher monsieur; quand vous voudrez, me voilà prêt à les recevoir.

ROBERT. Vous allez être servi sur-le-champ... ah! permettez, dans quel genre voulez-vous ça ? voulez-vous de la littérature, des arts, de l'industrie ?..

BONNEAU. J'aimerais assez du dramatique... tragédie, drame, comédie, vaudeville...

ROBERT. Première qualité ?

BONNEAU. Un peu de l'un, un peu de l'autre.

ROBERT. Oui... ce que nous appelons mélangé... une assiette assortie... J'ai ce qu'il vous faut. (Il sonne, le domestique paraît.) dites aux voyageurs de venir, et annoncez-les.

## SCENE V.

LES MÊMES, RUY-BLAS.

L'orchestre joue C'est la princesse de Navarre.

VICTOR, annonçant.

C'est le seigneur Ruy-Blas que j'annonce en ces lieux.

BONNEAU.

Ne serait-il pas pa-rent de Gilblas fameux  
Héros du roman que - nous a laissé Lesage.

ROBERT.

Il n'existe aucun rap-port entr'eux.

RUY-BLAS, concentré.

Mon courage

Ne faiblit pas.

BONNEAU.

Je suis votre humble serviteur.

RUY-BLAS.

Que me voulez-vous ? qui - donc êtes-vous ?

BONNEAU.

L'honneur

De recevoir un si - célèbre personnage  
Doit me flatter infi-niment.

RUY-BLAS.

Homme d'un âge

Fort avancé, vous vou-lez savoir qui je suis ;

C'est moi qu'on nomme Ruy-Blas, c'est moi qui poursuis

La reine qui là règne et - m'a pris dans sa toile,

Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile..

BONNEAU.

Je trouve que c'est por-ter vos désirs bien haut.

RUY-BLAS.

Je veux la reine, il me - la faut, il me la faut.  
 Je roule au fond de moi plus d'un projet sinistre ;  
 Que faire pour l'avoir ? tiens , je me fais ministre !  
 Je l'aurai cet ange é-pouse d'un sot époux ,  
 Qui parle du vent, dit - qu'il a tué six loups...  
 A quoi répond la ser-vante en femme sensée,  
 Que pour six loups il faut six coups, belle pensée.

BONNEAU, choqué.

Où donc allez-vous cher-cher vos expressions.

RUY-BLAS.

Modérez mon vieux vos - sottes contorsions.

BONNEAU, furieux.

Vieux veau...

RUY-BLAS.

Ce langage est - pris dedans la nature.

ROBERT.

Les poètes ont sou-vent la parole dure.

RUY-BLAS.

Cerveau lent à comprendre, esprit obtus et lourd,  
 Aux beautés de la po-ésie es-tu donc sourd ?  
 De penser comme nous - tous, vieillard je te somme,  
 Ou d'un coup de poing sur - le crâne je t'assomme.

BONNEAU.

Vous êtes un fier gueux.

RUY-BLAS.

Silence par l'enfer ,

Ou je vais t'écraser sous mon talon de fer.

BONNEAU.

Allons, décidément le pauvre homme extravague,  
 Vous le nommez Ruy-Blas ? c'est plutôt Rude-Blague  
 Qu'avec ce caractère il faudrait l'appeler.  
 C'est très bien, mon cher, vous - pouvez vous en aller.

Il sort. L'orchestre joue bon voyage cher Dumolet.

## SCENE VI.

ROBERT, BONNEAU.

ROBERT. Eh bien, mon cher monsieur, qu'en dites-vous ?

BONNEAU. Je ne sais, mais franchement, je ne crois pas celui-là très capable de me distraire.

ROBERT. Oui, je comprends qu'à la première vue il a pu vous choquer un peu, mais je crois qu'une seconde audition vous ferait revenir sur son compte.

BONNEAU. Vous croyez ?

Air du Piège.

De ce héros, si mainte expression  
 Brave parfois les règles du langage,  
 C'est que son obstination

A tout oser souvent l'engage.

Pour le bon goût, s'il manque un peu d'égards,  
 Pardonnons-lui cette manie ;

Il sait toujours racheter ses écarts

Par plus d'un éclair de génie.

Applaudissons à son génie.

Ce seigneur Buy-Blas n'est-il pas le représentant d'un théâtre nouvellement ouvert ?

ROBERT. Précisément, le théâtre de la renaissance.

BONNEAU. Eh bien, comment va-t-il ? a-t-il quelques chances de succès ?

ROBERT. Sans le moindre doute.

Air d'Yolva.

Entre les mains d'un directeur habile,  
 Son avenir ne fut jamais douteux :  
 Rappelez-vous, au drame, au vaudeville,  
 Celui, jadis, qui consacra ces lieux.\*  
 Animant tout de sa puissance,  
 C'est à cet esprit créateur  
 Quo, d'opérer une autre *renaissance*,  
 Devalt appartenir l'honneur.  
 Oui, d'opérer une autre renaissance,  
 C'est à lui seul qu'appartenait l'honneur.

VICTOR, annonçant. Don Sébastien.

BONNEAU.

Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet autre original ?

DON SÉBASTIEN.

Je suis Don Sébastien, seul roi de Portugal.

BONNEAU.

C'est fort bien, béni soit le sort qui vous amène,  
 Je vois sans doute en vous un fils de Melpomène.

DON SÉBASTIEN.

Je suis Don Sébastien, seul roi de Portugal.

BONNEAU, à Robert.

Mais il l'a déjà dit, Dieu, quel ton sépulcral !  
 A qui donc appartient cet être monotone ?

ROBERT.

La Porte St-Martin l'enfanta cet automne.

DON SÉBASTIEN.

Je suis Don Sébastien, Seul roi de Portugal.

BONNEAU.

Allons, décidément il y tient l'animat,  
 Ce n'est pas, je le vois, par la gâté qu'il brille,  
 Avec Ruy-Bias je lui - trouve un air de famille,  
 Mais voyez-le, il se pose... il se trouve charmant,  
 Allez, mon cher ami, vous êtes...

(Il écrit à la craie sur le dos de Sébastien.) Assommant.

(L'orchestre joue, ah ! ce cadet quel pif qu'il a... Il sort.)

## SCENE VII.

ROBERT, BONNEAU.

BONNEAU. Décidément vos drames ne sont pas très amusants.

ROBERT. C'est pourtant là ce que nous avons eu de mieux.

BONNEAU. Cependant je n'entends parler que de tragédie... tout le monde la dit ressuscitée, et je ne serais pas fâché...

ROBERT. Ah ! pour cela, mon cher monsieur Bonneau, c'est plus difficile ; le théâtre Français est trop occupé à remettre au jour ses vieux chefs-d'œuvre, pour avoir quelques instants à vous donner.

BONNEAU. Le théâtre Français ?.. mais jadis on n'en parlait que comme d'un désert où le public n'osait plus s'aventurer.

ROBERT. Oh ! il n'en est plus ainsi, et c'est un enfant qui a opéré ce miracle.

Air du Petit Chapeau.

Honneur à toi, Rachel !  
 Toi qui, de Melpomène,  
 Jeune encor sur la scène,  
 As relevé l'autel.  
 De notre grand Talma,  
 C'est l'âme qui t'anime.  
 Amante de Cinna,  
 Hermione ou Monime.

Persévère, et ton nom en tous lieux répété  
 Ira de bouche en bouche à l'immortalité.

\* M. Antenor Joly, un des fondateurs du théâtre Saint-Antoine.

BONNEAU. J'irai voir cette merveilleuse enfant, mais j'avais entendu dire qu'un de nos grands auteurs devait mettre à la scène un sujet qui ne pouvait manquer d'être populaire...

ROBERT. C'est vrai...

Air du Baiser au porteur.

De Casimir, de notre grand poète,  
Le jour où nait un chef-d'œuvre nouveau,  
Pour le théâtre est une fête  
Et pour son nom un triomphe plus beau;  
C'est tous les jours un triomphe plus beau.  
A chaque ouvrage qu'il nous donne,  
A-t-il besoin, se dit-on transporté,  
De ce nouveau fleuron à sa couronne,  
Pour augmenter sa popularité.

Mais si vous voulez du populaire, je vais vous en montrer; c'est le représentant d'un théâtre qui n'a qu'à ouvrir ses portes pour voir sa salle envahie.

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUGUSTE.

Air : De quoi, de quoi.  
De quoi ! de quoi !  
Eh ! oui, c'est moi ;  
Enfant du délire,  
Je fais rire :

Ma vie est un vrai carnaval,  
J' suis l' moutard du Palais-Royal.

Parlez, bourgeois, de quoi qu'il sagit ? c'est-y de l'ouvrage ? est-elle pressée ? me v'la... l'ouvrage all' m' fait pas peur... J' dors dessus... C'est-y pour bambocher un brin, me v'la encore, me v'la toujours... c'est-y pour se piocher, me v'la plus que jamais... tous les jours je m'cogne, et pas l' plus p'tit poche œil... à preuve, voilà mon physique.

De quoi, de quoi, etc.

BONNEAU. Diable ! voilà un jeune gaillard qui me paraît fort éveillé.

ROBERT. Eh bien, moutard, comment ça va-t-il à ton théâtre ?

GUGUSTE. Mais ça va... ça va... ça boulotte... ça ne désemplit pas... nol' directeur s' frotte les mains, il nous r'passe des monarques en masse, il en encaisse encore plus, et voilà...

ROBERT. Vous avez été bien longtemps à nous donner du neuf et à vivre sur vos trois dimanches.

GUGUSTE. Oh ! ça c'est vrai... nos trois dimanches nous en ont fait de fameux, sans compter les lundi, les mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, et les autres jours de la semaine.

BONNEAU. Il paraît que vous avez le privilège d'attirer la foule ?

GUGUSTE. Un peu, mon v'eu... c't-à-dire mon oncle... car vous êtes un homme d'âge, sans vous commander... nous avons ce privilège accompagné de plusieurs autres... les privilèges sont les amis du moutard de Paris, écoutez plutôt...

(Couplets, le Moutard de Paris, par M. Edouard Donvé.)

BONNEAU. Bravo, jeune moutard, vous êtes gai, jovial, vous me convenez.

GUGUSTE. Il n'est pas difficile, l' vieux.

BONNEAU. Vous dînez avec moi.

GUGUSTE. Excusez, bourgeois, j'ai jamais boudé contr' mon ventre.

Air : A cet appel. (Commères.)

De ce repas  
Rempli d'appas,  
Je me fais une fête.  
J' vas au jardin  
Gagner d' la faim,

Pendant que tout s'apprête.  
 Pour moi quell' fameux bosse !  
 J' m'en vas faire un' fièr' noce ;  
 J' suis un chiqueur atroce ,  
 J' mang'rai d' l'omelette au lard.  
 Sans crainte de reproches ,  
 De coups d' pied ni d' taloches ,  
 J' vas fourrer dans mes poches  
 Des biftecks et d' l'homard.

De ce repas, etc.

(Il sort.)

## SCENE IX.

ROBERT, BONNEAU.

BONNEAU. A la bonne heure... si vous m'en présentez beaucoup comme ça, adieu l'ennui... Mais il s'agit de compléter ma table, je veux retenuir à dîner tous ceux qui me plairont... quoique huit jours trop tard, nous ferons réveillon.

ROBERT. Vous pouvez alors faire mettre bon nombre de couverts, nous n'avons pas fini.

BONNEAU. Je l'espère bien. Ah ça, mais ce jeune montard m'en rappelle un autre plus fameux encore, *le Gamin de Paris*, ne le verrons-nous pas aussi ?

ROBERT. Ah ! pour celui-là...

Air : Muse des bois.

Je m'en voudrais de tromper votre attenté,  
 Et je ne puis contenter vos désirs ;  
 Vous le savez, sa santé chancelante  
 Le rend toujours timide en ses plaisirs.  
 Notre *Bouffé* va manquer à la fête ;  
 Nous tâcherons de vous dédommager.  
 Ah ! croyez-moi, respectons sa retraite ;  
 C'est un talent qu'il faut bien ménager.  
 Long-temps encor, sachons le ménager.

Mais nous avons encore à nous occuper des boulevarts.

BONNEAU. Ah ! c'est là que je vous attendais... j'ai entendu souvent prononcer un nom...

ROBERT. Je vous devine, et je vais m'empreser de satisfaire votre curiosité.

## SCENE X.

LES MÊMES, LE SONNEUR.

VICTOR, annonçant. Le Sonneur de St-Paul.

LE SONNEUR, entrant. Monsieur, votre chaise, s'il vous plait, trois sous, aujourd'hui c'est fête, une des quatre grandes fêtes de l'année.

BONNEAU, étonné. Comment, ma chaise ?

LE SONNEUR. Cela vous étonne... c'est que voyez-vous, je ne suis pas seulement sonneur, je cumule, je suis aussi loueur de chaises... quand je ne sonne pas, je loue... trois sous. (A Robert.) et vous aussi, monsieur.

BONNEAU. Mais quel est cet homme ?

ROBERT. Ma foi. (A part.) Qui diable m'ont-ils envoyé là ?

LE SONNEUR. Qui je suis ? le Sonneur de St-Paul, mes bons messieurs, un homme qui fait bien du bruit dans Paris, le dimanche surtout.

BONNEAU. Je croyais au contraire que vous n'aviez pas encore joué le dimanche.

LE SONNEUR. Joué... ah ! oui, joué des bras, oh ! si, monsieur, le dimanche, c'est au contraire mon plus beau jour de recette... trois sous.

BONNEAU. Mais, mon cher sonneur de St-Paul, il ne s'agit pas de chaises, nous vous avons fait venir...

LE SONNEUR. Pourquoi, mes bons messieurs ? dites-le moi vite, je vous en prie, car voici bientôt l'heure de l'angelus... et si je n'étais pas là... pour... din... don... di, din, don...

BONNEAU. Décidément cet homme est fou.

LE SONNEUR. Non, messieurs, mais je ne veux pas perdre ma place... le curé de St-Paul est si sévère.

BONNEAU. Le curé de St-Paul, je n'y comprends rien du tout.

ROBERT. Ah! je vois ce que c'est... ah! ah! ah! on nous a envoyé le sonneur de la paroisse de St-Paul, vous savez, rue St-Antoine.

BONNEAU. La méprise est piquante... mais cela ne fait plus mon compte, c'est celui de la Gaité que j'attendais ici.

ROBERT. A vous parler franchement, j'ai peur qu'il ne s'aille vous en passer... il en est de lui comme de notre jeune tragédienne... quand on a tout Paris à recevoir chez soi, il n'est guère possible de s'absenter.

Air du Luth galant.

D'un tel succès, il faut en convenir,  
Les boulevards n'ont pas le souvenir.  
Honneur! honneur cent fois  
A ton jeune courage!

Toi qui, cherchant toujours la gloire sans partage,  
Doit, de nos grands auteurs, recueillir l'héritage,  
Le public, chaque soir, vient t'y donner des droits.

## SCENE XI.

LES MÊMES, GOLIATH.

GOLIATH, entrant. Où est-il? où est-il? que je le pourfende, ce drôle qui m'enlève tous mes spectateurs, qui chaque soir me les souffle à ma barbe... elle est pourtant bien belle ma barbe... et mon sabre, donc... ah! quelle lame... elle est diablement lourde, ma lame...

(Il la place comme un fasil.)

BONNEAU, se reculant. Quel est ce grand pourfendeur?

ROBERT. Oh! n'ayez pas peur, il n'est pas si méchant qu'il en a l'air... C'est le Goliath du Cirque Olympique.

GOLIATH. On m'avait dit qu'il était ici...

BONNEAU. Et qui donc?

GOLIATH. Parbleu, celui qui m'a tué...

ROBERT. Oh! vous seriez bien mort sans cela...

GOLIATH. Le Sonneur de St-Paul...

LE SONNEUR. Présent... trois sous, monsieur...

GOLIATH. C'est donc toi qui me voies mon public... chaque jour toutes mes places restent vides et mes sièges vacants.

LE SONNEUR, à part. Ses sièges vacants... serait-ce le sonneur de St-Gervais qui vient me chercher noise. (Haut.) Grand étranger.

GOLIATH. Oui, grand, je suis très grand... sept pieds deux pouces anglais... anglais... sans compter les talons... ils ne sont pas très haut, mes talons.

BONNEAU. Ils sont honnêtes...

GOLIATH. Huit pouces, tout au plus... mais faut ça... et Pourtant...

Air : Plus qu'un millionnaire.

Malgré ma grande taille,  
Malgré deux pieds d'bonnet,  
Mon sabre de bataille,  
Mon talon si coquet,  
Ma gigantesque affiche  
Et mon titre ronflant,  
Le public de moi s' fiche;  
V'là c' qui fait au géant...

(Il met ses deux mains au bout de son nez.)

Et tout ça pour ce vil sonneur-

LE SONNEUR. Vil sonneur! étranger très élevé, vous l'êtes bien mal... vous êtes bien couvert, c'est vrai; vous avez du beau linge, mais vous n'êtes pas amusant du tout.

GOLIATH. Amusant.. amusant... il s'agit bien de cela, c'est une pièce sacrée.



BONNEAU. Pièce sacrée... Je crois qu'on aurait mieux fait de mettre l'éplithète la première, une sacrée... mais vous avez tort de vous en prendre à cet homme, ce n'est pas lui qui vous enlève vos spectateurs... Il y a erreur.

GOLIATH. Erreur ? erreur n'est pas compte, touchez là... (Il tire une énorme tabatière.) En usez-vous, mon vieux ?

LE SONNEUR. Volontiers...

GOLIATH. Fumez-vous ? J'ai d'excellent tabac... tabac de Belgique, que j'ai passé en contrebande dans mes talons de bottes.

LE SONNEUR. Fumer !.. moi, un homme d'église... fi donc ! c'est bon pour le peuple...

ROBERT. Ah ! vous ne fumez pas... eh bien, je vais vous présenter une charmante petite femme qui peut vous donner des leçons, elle est passée maître en ce genre.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, EFFIE.

Air du Postillon.

EFFIE.

C'est moi qui suis la jeune Effie  
Du fameux Brasseur de Preston...  
Oui, je veux consacrer ma vie  
À mon tendre ami Robinson.  
Du Postillon, l'heureuse histoire  
Se chante encor ; et son auteur,  
Pour nous rafraîchir la mémoire,  
Déjà lui donne un successeur.

Oh ! oh !

Qu'il était beau

Le Postillon de Longjumeau.

Oh ! oh !

Mais à son tour, l'heureux brasseur,  
Par ses chants et sa bonne humeur,  
Du public gagne la faveur.

Ah ! quel bonheur ! (ter)

Pour Robinson, le beau brasseur,

Ah ! quel bonheur ! (ter)

Bravo ! Robinson, le brasseur.

ROBERT. Charmante Effie, vous arrivez à propos... voici deux braves champions qui tout-à-l'heure ont failli en venir aux mains, mais à qui leur inexpérience eût sans doute interdit le combat.

EFFIE. Eh bien, me voilà, en deux temps, trois mouvements, je vais former ces conscrits, j'en ai fait marcher bien d'autres... c'est moi qui ai mis au pas Daniel Robinson, mon fiancé, sans moi et son cheval, il n'eût jamais gagné la bataille.

ROBERT. Voici en outre monsieur qui a horreur du tabac et désespère de pouvoir jamais fumer... la pipe, le cigare, la cigarette, n'importe.

EFFIE. Autre science que je puis lui apprendre, pour peu qu'il y mette de la bonne volonté.

TRIO.

EFFIE.

Il faut, d'un vrai soldat, prendre ici l'attitude.

GOLIATH.

Ce n'est pas facile, vraiment,  
Quand on n'en a pas l'habitude.

EFFIE.

Cela s'apprend

Très promptement.

Allons, une allure guerrière,  
Et marchez d'un air imposant.

GOLIATH.

Je ne sais pas la manière ;  
Montrez-moi ce qu'il faut faire.

## MUSÉE DRAMATIQUE.

LE SONNEUR.

Regardons-la, maintenant.

GOLIATH.

Je ne perds pas un mouvement.

EFFIE.

Ran, pan, plan, rataplan.

GOLIATH, gauchement.

Ran, pataplan, plan...

EFFIE.

Rien n'est plus facile, pourtant ;

Cela s'apprend

En un instant.

(Marchant au pas.)

Ran, plan, plan, rataplan.

GOLIATH.

En vérité, c'est surprenant,

Elle s'y prend

Très gentiment.

LE SONNEUR.

En vérité, c'est surprenant,

Elle s'y prend

Très gentiment.

EFFIE.

C'est très facile,

Sans être habile ;

Cela s'apprend

Très aisément.

(Au Sonneur)

Pour compléter la ressemblance  
Avec un vrai troupière français,  
Il faut fumer et boire avec outrance.

LE SONNEUR.

Boire... oui... fumer, je ne pourrai jamais ;

Je le sais par expérience.

GOLIATH, lui donnant une pipe.

Allons, fumez.

LE SONNEUR, essayant.

C'est impossible !

EFFIE, prenant la pipe.

Ça ne me paraît pas pénible. (Elle fume d'un air martial.)

GOLIATH.

En vérité, c'est surprenant ;

Elle fume très gentiment.

LE SONNEUR.

En vérité, c'est surprenant ;

Elle s'y prend

Très gentiment.

EFFIE.

Pourquoi c'est air d'étonnement ?..

Rien de plus facile, vraiment ;

Cela s'apprend

En un instant.

Je viens de l'essayer,

Et mon humeur guerrière

Sait très bien se plier

A ce nouveau métier ;

Je serais, à la guerre,

Une parfaite vivandière,

Je suivrais les soldats

Lancés au milieu des combats.

Oui, mon humeur altière

Et ma démarche fière,

Auprès d'un militaire,

Pourraient me faire honneur ;

Car j'ai le cœur

Rempli d'ardeur.

Et rien ne peut me faire peur ;  
Non, sur l'honneur !

Et vous voyez que mon humeur guerrière  
Sait très bien se plier  
A ce nouveau métier ;  
Près de vous , à la guerre ,  
En brave vivandière ,  
Je suivrais les soldats  
Au milieu des combats.

GOLIATH et LE SONNEUR.

Si je formais un régiment,  
Je la prendrais pour lieutenant.

EFFIE.

Rien n'est plus facile, vraiment.  
Cela s'apprend en un instant ;  
Je viens de l'essayer, etc.

GOLIATH, s'animant.

Son exemple m'éclaire,  
Je sais faire la guerre.

LE SONNEUR.

Eh bien ! donc, en avant.

EFFIE.

Le clairon militaire  
Nous appelle à la guerre.

En avant, tout le régiment !  
Je cours à la bataille,  
Au sein de la mitraille ;  
Et des coups je me ralle.

En avant !

TOUS TROIS.

En avant !

(Sur la fin du trio, ils sortent au pas, un par un, Effie en tête.)

### SCÈNE XIII.

ROBERT, BONNEAU.

BONNEAU. De mieux en mieux, mon cher monsieur Floumann... Je ne sais, mais je sens presque ma gaité revenir... et mon ennui...

ROBERT. Patience... je vous promets pour la fin de la séance une guérison radicale et complète. (On entend aboyer un chien dans la coulisse.)

BONNEAU. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela ?

ROBERT, remontant. Ah ! c'est le chien du mont St-Bernard... (A la canonnade.) Victor, ne laissez pas entrer.

BONNEAU. Eh pourquoi ? c'est le pauvre bête...

ROBERT. Il vous ennuerait... il ne sait rien faire.

BONNEAU. Il a fait pourtant de bonnes recettes.

ROBERT. Oui, grâce aux décors et à l'intérêt de la pièce.

BONNEAU. Ah ça, que devient son théâtre, on n'en parle plus depuis quelque temps.

ROBERT. Ce qu'il devient ?

Air de Turenne.

De l'Ambigu, la triste destinée,  
Long-temps jouet des révolutions,  
Voit à la fin sa guerre terminée ;  
Non, maintenant, plus de dissensions. (bis.)  
Pour ramener le public et lui plaire,  
Qu'au JOUR DE PAQUE il renonce à jamais,  
De GASPARDO, pour avoir un succès,  
Qu'il tâche de trouver le frère,  
GASPARDO doit avoir un frère.

BONNEAU. Oui, vous avez raison, je crois qu'un bon drame de cette famille-là lui sera plus profitable que tous les chiens du monde ; mais ex-

pliquez-moi, je vous prie, quelle manie de bêtes... Je dirai même quelle bête de manie a envahi nos théâtres cette année.

ROBERT. Ah! ne m'en parlez pas...

Air d'Aristippe.

Là c'est un chien, et plus loin c'est un âne,  
Ou bien un chat, une biche, un cheval;  
De ces moyens que le bon goût condamne,  
L'emploi peut devenir fatal,  
Oui, je prédis qu'ils s'en trouveront mal...  
Plus de pièces intéressantes  
Sans animaux... et tous nos directeurs  
S'en vont droit au jardin des plantes,  
Sitôt qu'ils ont besoin d'acteurs.  
C'est là qu'ils prennent leurs acteurs.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VICTOR, puis LA MINE.

VICTOR, entrant. Une dame d'un certain embonpoint demande à être présentée à monsieur.

BONNEAU. Quelle est cette dame, Victor?

VICTOR. Je ne la connais pas, monsieur.

ROBERT, regardant au fond. Ah! bien! bien! je la connais, faites entrer.  
(L'orchestre joue, c'est la mère Michel.)

(La Mine de charbon entre. C'est une femme énorme grotesquement vêtue.)

BONNEAU. Quelle est cette grosse maman de bonne mine?

LA MINE, vivement. Bonne mine, vous l'avez dit, monsieur, c'est là mon titre, c'est là ma qualification... et je m'en honore, monsieur.

BONNEAU, saluant. Madame...

LA MINE, faisant une révérence. Ex-charbonnière, jouissant naguère encore d'une haute considération et d'une brillante fortune, et réduite par l'intrigue et l'envie au triste état dans lequel vous me voyez.

BONNEAU, à Robert. Je ne comprends pas encore.

ROBERT. Eh quoi! vous ne connaissez pas la fameuse mine de Saint-Pétrin...

BONNEAU. Ah! oui, oui, je me rappelle... (La regardant.) Fort belle femme, ma foi, quoiqu'un peu détériorée... est-elle aimable?

ROBERT. Fort aimable, possédant une foule de petits talents de société, tours d'adresse, de passe passe, et autres.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, BILBOQUET, GRINGALET, VICTOR.

BILBOQUET, en dehors. Domestique! laisse-moi entrer, ou je l'arrache une dent... avec accompagnement de gencive... mais pas de clarinette.

BONNEAU. Quel est ce bruit?

ROBERT, qui est remonté. A ce langage, je reconnais maître Bilboquet et Gringalet, son paillasse.

BILBOQUET. Je te dis que j'ai le droit d'entrer, domestique... J'entre partout, moi, fortuné Bilboquet, rue des deux Boules.

(Il entre en bousculant le domestique.)

BONNEAU. Quel original!

BILBOQUET, voyant Bonneau. Un homme bien mis... le maire de l'endroit peut être. (Haut.) Monsieur le maire... (Il salue.) Gringalet, saluez monsieur le maire.

BONNEAU. Je ne suis pas maire, monsieur.

BILBOQUET. Vous êtes père, alors?

BONNEAU. Ni l'un ni l'autre.

BILBOQUET. Ah! tant pis, moi, je suis le père de France le plus heureux, je n'ai pas d'enfants.

BONNEAU. Je suis monsieur Jean Bonneau.

BILBOQUET. Monsieur Jambonneau... le nom est appétissant.

BONNEAU. Propriétaire de cette maison.

**BILBOQUET.** Propriétaire, couvrez-vous donc, (Il met son chapeau.) Je vous en prie. (Apercevant la mine.) Votre épouse, sans doute ? . Madame Jambonneau, j'ai bien l'honneur... (La reconnaissant.) Que vois-je ? la St-Pétrin ici !.. ah ! vieille pas grand' chose, puisque je te tiens, je devrais vous flanquer une fameuse danse.

**LA MINE.** Insolent !

**BONNEAU.** Que signifie ?.. pour quel motif ?

**BILBOQUET.** Pour quel motif ?.. mais vous ne savez donc pas que c'est elle qui est cause de la déconfiture de mon ami Cabochard ?.. déconfiture dans laquelle ma signature est compromise... car je l'ai donnée ma signature, il le fallait.

**BONNEAU.** Comment cela ?

**BILBOQUET.** En jetant du discrédit sur les sociétés en commandite ; et ce pauvre Cabochard, qui avait fait feu des quatre pieds... pour faire mousser son extirpation des cors, enfoncé ! monsieur, ruiné de fond en comble... et c'est cette drôlesse fort avancée en âge qui l'a tué... moralement.

**LA MINE.** Quelle humiliation !.. s'entendre traiter ainsi par des gens de rien. (A Bonneau.) Eh bien ! vous le voyez, monsieur, c'est par des injures, des calomnies semblables que les méchants sont parvenus à me perdre.

**BILBOQUET.** Aimable intrigante ! je te conseille de te plaindre.

**LA MINE.**

Air de Joseph.

Le premier jour de ma naissance,  
Chacun m'adorait au berceau,  
Mes actionnair's, en espérance,  
Révalent l' dividende le plus beau ;  
Mais les envieux ont su détruire  
Ma brillante position.  
Hélas ! j'ai bien raison de dire :  
C'est une mauvaise action.

**BILBOQUET,** interrompant. Oh ! oui, vous avez parfaitement raison. (Achevant l'air.)

En parlant d' vous, chacun peut dire :  
C'est un' bien mauvais' action.

Oh ! tu fais aussi des calembourgs ! tu vas sur mes brisées... Tu oses parler de tes actionnaires... mais vous les avez indignement floués, toi et ton Blagmann, ou plutôt Blague mal... vous avez tué la commandite.

**LA MINE.** Quel supplice !

**BILBOQUET.** Ces malheureux Gogos qui vous apportaient leur argent... si encore vous y aviez mis un peu d'adresse, comme moi, par exemple, moi, Bilboquet, le roi des saltimbanques, le banquier modèle, chaque jour, il m'arrive de tirer des carottes de longueur aux Jobards qui m'honorent de leur confiance... combien ai-je dérobé de dents sans m'y faire mettre... dedans ; mais je m'y prends habilement, j'y mets de la finesse. demande à Gringalet... Gringalet, réponds.

**GRINGALET.** Oui, bourgeois, vous êtes flu.

**BILBOQUET.** Vous le voyez, je ne lui fais pas dire... ah ! vous allez pas mal... Tous les jours de nouveaux appels de fonds et jamais un' pauvre petit dividende de deux sous...

**LA MINE.** C'est faux ! voilà ce que je m'apprêtais à offrir à mes actionnaires.

(Elle tire un petit morceau de charbon de sa poche.)

**BILBOQUET.** Du charbon... quelle noirceur ! et tu n'as pas honte de l'avouer...

**LA MINE.** Ah ! mon Dieu ! personne n'imposera-t-il pas silence à cet homme...

**BILBOQUET.** Cet homme ! ah ! tu en viens aux gros mots... eh bien ! attends... Messieurs, je veux mettre à nu devant vous toutes les turpitudes de ce chenapan femelle, et vous prouver qu'en elle tout est faux, jusqu'à cet embonpoint factice... elle a tout volé... tout, tout, tout...

(Il commence à la déshabiller.)

Air du Forgeron.

Vite, quitte-moi tous ces oripeaux,  
C'est faux, c'est faux,  
Plus de manches à gigots,  
Pour toi, plus de trêve ni de repos,  
Je n' te laisserai qu' la peau sur les os.  
Tra la la.

LA MINE. Voulez-vous bien me laisser...

BILBOQUET. Tu ne sortiras d'ici qu'entièrement dépouillée... chacun son tour.

LA MINE. Au meurtre! on me fait violence!

BILBOQUET. Violence! pas possible!

(Il remet à Gringalet chaque pièce de vêtement qu'il arrache.)

LA MINE, se cachant. Mais c'est de la dernière incécence!

BILBOQUET. Nous ne sommes pas au bout... encore ceci, encore cela... Un jupon d'Atala, je le reconnais aux pièces... ah! tu voles les effets de ma femme sauvage...

LA MINE. Ce vêtement m'appartient.

BILBOQUET. Malheureuse et crédule Atala! elle a peut-être vendu ses costumes pour acheter des actions.

REPRISE.

Pour toi plus de trêve, etc.

Là... voilà ce que c'est...

(La Mine, parfaitement dépouillée, n'est plus qu'un mince individu, noir des pieds à la tête.)

BILBOQUET, riant. Et ça s'appelle une mine de charbon ça... c'est tout au plus un méchant fumeron.

BONNEAU, id. Ma foi, ma pauvre mine, j'avoue que vous en faites une bien pitieuse.

ENSEMBLE.

Cette mine trompeuse,  
A changé de couleur,  
D' sa conduite honteuse,  
Vous voyez la noirceur.

(La mine se sauve.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté LA MINE.

BILBOQUET. Eh bien! qu'en dites-vous?

BONNEAU. Bravo! monsieur, c'est affaire à vous.

BILBOQUET. Gringalet!

GRINGALET. Bourgeois!

BILBOQUET. Tu as bien ramassé tous ses effets?

GRINGALET. Oui, bourgeois... que faut-il en faire?

BILBOQUET. Porte tout cela à notre magasin de costumes. (A la cantonade.) Et toi, misérable charbonnière, je te condamne à la restitution envers tes actionnaires.

BONNEAU. Mais vous l'avez dépouillée, elle n'a plus rien.

BILBOQUET. Raison de plus... ah! ah! elle voulait nous faire la queue... eh bien! eh bien! c'est moi qui la lui ai faite.

BONNEAU. Je vois que vous êtes fort sur cette matière.

BILBOQUET. De première force, monsieur... du reste, c'est un art dans lequel les hommes se perfectionnent de jour en jour... jugez-en.

Air des Comédiens.

Croyez-le bien, monsieur, dans ce bas monde,  
Plus que jamais, la queue est en honneur,  
Cet ornement qu'on se fait à la ronde  
Jouit chez nous d'une grande faveur.

Anciennement, chez la haute noblesse,  
Sans une queue on n'était point admis;  
Et l'on voyait cette élégante tresse  
Parer le dos de nos jeunes marquis.

H est encor de vieilli's têt's à perruques,  
Noble débrés de ce temps regretté,  
Qui, saintement, veulent, derrière leur nuque,  
La conserver dans son intégrité.

Chez le Français, cet ornement frivole  
Fut, de tout temps, un point essentiel ;  
Même aujourd'hui, je vous donn' ma parole  
Qu'il est la bas' du commerce actuel.

Cadet-Roussel, allant voir sa maîtresse,  
Prenait d'abord le soin fort important  
De réunir ses trois cheveux en tresse ;  
Aurait-il pu s' présenter autrement ?

Mais ce n'est pas seulement dans la France  
Que cette mode occupe les esprits ;  
Partout, la queue étend son influence,  
Elle envahit les plus lointains pays.

Oui, son succès demeure incontestable,  
Et chez les Turcs, vous devez le savoir,  
A tous les yeux, ce signe respectable,  
De leurs pachas atteste le pouvoir.

Le roi de Prusse, je crois, même se pique,  
A ce sujet, 'un peu de vanité ;  
D' sa catacoua, la longueur historique,  
Ira tout droit à la postérité.

Dans tous les temps, les homm's, pour cet usage,  
Mutuellement, se prêtèrent la main ;  
N' voyez-vous pas chaque' mortel, d'âge en âge,  
Essayer d' fair' la queue à son voisin ?

Qu' font les marchands au fond de leurs boutiques,  
Avec adresse, allumant le chaland ?  
Qu' font, au théâtre, nos auteurs dramatiques,  
Du bon public, voulant avoir l'argent ?

A leurs maris, que font beaucoup de femmes ?  
J' n'ai pas dit tout's... ah ! je suis trop galant.  
Au monde entier, que font ces saintes ames,  
A leur vertu, quand il croit bonnement ?

Moi qui vous parl', je gag' qu'en fait de queue,  
Il n'est personne ici de mon talent...  
Bah ! j'en ai fait, j'en ai fait d'une lieue,  
Les bons jobards en ont tâté souvent.

Bref, croyez-moi, dans cet art difficile,  
Connu chez nous sous l' nom d' art du floueur,  
L'homme, en tous lieux réputé l' plus habile,  
C'est Bilboquet, votre humble serviteur.

Bref, croyez-moi, etc.

BONNEAU. C'est très bien, M. Bilboquet... si vous voulez maintenant  
faire un tour dans mon parc, avant l'heure du dîner, car j'espère que vous  
me ferez l'honneur d'accepter.

BILBOQUET. Moi, monsieur, je craindrais d'être indiscret en vous re-  
fusant... J'accepte. (Bonneau parle bas à Robert.)

GRINGALET, prenant le foulard qui est sur le chapeau de Robert. Bourgeois,  
ce foulard est-il à nous ?

BILBOQUET. Il doit être à nous.

Air des Saltimbanques.

Viens, mon cher Gringalet  
En attendant que le dîner s'apprête,  
Avec ton maître Bilboquet,

## MUSÉE DRAMATIQUE.

Fair' un p'tit tour dans l' fond d'un vert bosquet.  
 Prends ton p'tit air coquet,  
 Puisqu'on veut que tu sois d' la fête,  
 Moi, j'y consens de bien bon cœur,  
 Mais tâche de me faire honneur.

GRINGALET.

Trop heureux Gringalet,  
 En attendant que le dîner s'apprête,  
 Avec mon maître Bilboquet,  
 J' vas faire un tour au fond d'un vert bosquet,  
 Je veux prendre mon air coquet,  
 Puisqu'on veut que je sois d' la fête,  
 J' vas m'en donner de bien bon cœur,  
 Mais je saurai vous faire honneur. (Ils sortent.)

## SCENE XVII.

ROBERT, BONNEAU.

ROBERT. Celui-là doit vous plaire, papa Bonneau.

BONNEAU. A merveille, mon cher, et je veux...

ROBERT. Permettez.

Air de Renaudin.

Or, malatenant, des gros bonnets  
 Ayant épuisé la série,  
 Je puis, si telle est votre envie,  
 Vous présenter d'autres sujets.

Car, pour n'être pas en reste,  
 Je dois vous parler ici  
 D'un théâtre bien modeste  
 Que vous pouvez voir d'ici.

Quoiqu'exilé dans le Marais,  
 Il n'est pas sans quelque importance;  
 On s'intéressera, je pense,  
 A ses revers, à ses succès.

A son public, s'il veut plaire  
 Et s'il veut contenter son goût,  
 Du grand drame littéraire,  
 Qu'il nous délivre avant tout.

Dans ses ouvrages, tout est bien,  
 Intrigue, caractères, style,  
 C'est l'œuvre d'une main habile;  
 Mais le climat ne leur vaut rien.

*Rigolotti*, du parterre,  
 Fut toujours un enfant gâté;  
 A tout le monde il a su plaire,  
 Par son esprit et sa gâté.

Ah! du plus aimable des fous,  
 La présence eût pu vous distraire,  
 Et j'éprouve un regret sincère  
 Qu'il manque à ce gai rendez-vous.

Ce théâtre, en sa destinée,  
 Compte bien des jours heureux,  
 Et les succès de cette année,  
 Plus que les revers, sont nombreux.

Comme à tout seigneur tout honneur,  
 Je dois, pour être véridique,  
 En tête, inscrire *la Fabrique*  
 Qu'accueillit un brayo flatteur.



Pleins de grâce et de finesse,  
*Rose et Colas* m'ont toujours  
 Charmé par leur gentillesse  
 Et leurs naïves amours.

Que j'aime aussi votre caquet,  
 De *Bercy* joyeuses *Commères*,  
 Et vous gentilles insulaires  
 Traitant l'homme en vrai *Perroquet*.

Ici, ma tâche est terminée.  
 Du public seul, les faveurs,  
 A la fin de cette année,  
 Peuvent flatter nos acteurs.

Heureux, pour prix de leurs travaux,  
 Et de leurs efforts pour les platros,  
 De l'indulgence du parterre,  
 S'ils obtiennent quelques bravos.

**ROBERT.** Mais voici une partie de vos convives, qui attirés sans doute par la faim, reviennent de ce côté.

(*Bilboquet, Gringalet, un gendarme, des commères et différents personnages des ouvrages représentés à ce théâtre, entrent de gauche.*)

CHOEUR.

L'appétit nous appelle  
 A ce gai rendez-vous,  
 Chacun de nous, fidèle,  
 Accourt auprès de vous.

(Bruit de tam-tam.)

**BONNEAU.** Qu'est-ce encore ?

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, L'ANNÉE 1839.

(*L'Année paraît du dessous, assise sur un trône allégorique.*)

**L'ANNÉE.** C'est moi, la nouvelle année, qui viens prendre place à votre festin, et vous amène de joyeux convives, bien capables de vous égayer.

**BONNEAU.** Tant mieux.

**L'ANNÉE.** D'abord, la générale en chef des épilucheuses de coton de la *Fabrique*.

**L'ÉPLUCHEUSE.** Présente !

**L'ANNÉE.** Et certain ouvrier qui a osé se risquer jusqu'ici, le brave *Ursin*...

**URSIN.** Présent ! (Bas.) Vous êtes bien sûre que ça ne peut pas me compromettre...

**BONNEAU.** Quel est cet aimable guerrier ?

**BELAMOUR.** C'est moi, *Belamour*, sergent au Royal-Auvergne, qui ai celui de servir de chevalier à la gentille *Rose* abandonnée pour le quart-d'heure présent, par son volage *Colas*.

**L'ANNÉE.** Deux jeunes insulaires.

**LA VOLIÈRE.** Oui, messieurs, ma sœur et moi nous avons quitté notre île pour voler à la recherche d'introuvables perroquets.

**BONNEAU.** Permettez-moi, belle dame, de vous souhaiter bonne et heureuse... pour belle, je n'ai pas de vœux à former.

**L'ANNÉE.** Vous êtes galant, mon cher... votre compliment est le premier que je reçois, cela vous portera bonheur. Allons, mes amis...

Air nouveau. (M. Thys.)

Margue de la tristesse !  
 Ne songeons qu'au plaisir.  
 Amis, le temps nous presse,  
 Sachons le retenir ;  
 La gaité, la folie,  
 Les jeux et les amours,  
 Savent, de cette vie,

## MUSÉE DRAMATIQUE.

Seuls embellir le cours.

Ah ! ah ! ah !

Les doux passe-temps que ceux-là !

Ah ! ah ! ah !

Oui, ma loi, la voilà.

Si, de ma sœur aînée,

Le règne va finir,

Sur une fleur fanée,

Mon dieu ! pourquoi gémir ?

Joyeuse, enchanteresse,

J'apparais, à mon tour,

Brillante de jeunesse ;

Faites-moi votre cour.

Ah ! ah ! ah !

Les doux hommages que ceux-là !

Ah ! ah ! ah !

Je règne, me voilà.

**L'ÉPLUCHEUSE.** Eh bien ! mes enfants, si vous m'en croyez, pour guérir tout-à-fait le papa Jean Bonneau de son ennui, donnons-lui une idée de cette danse ravissante et modeste, vulgairement connue sous le nom de CANCAN.

**TOUS. Adopté !**

**BILBOQUET.** Allons, mes enfants, déployons nos talents !

**CHOEUR.**

Air du Cancan.

Partout, en France,

Aujourd'hui, le cancan se danse ;

Leste et jovial,

C'est un p'tit pas tout national.

**URSIN.**

Tous les pays du monde

Le dans'ront à la ronde,

Depuis Rome et Pekin,

Jusqu'à Constantine et Pantin.

Partout, etc.

**L'ÉPLUCHEUSE.**

Dans l' grand monde on s'embête ;

On y fait trop sa tête,

Y aura pas d'agrément,

Tant qu'on n'y dans'ra pas l' cancan.

Partout, etc.

**BILBOQUET.**

O danse gracieuse !

A tout, je te préfère ;

Tu feras mes délices

Tant que j' pourrai remuer les jambes.

Partout, etc.

**L'ANNÉE, au public.**

Pour cette œuvre légère,

Montrez-vous sans colère ;

Songez au carnaval

Dont elle est le premier signal.

Leste et jovial,

Oui, chacun de vous, je le pense,

Au carnaval,

Pratiqu'ra ce pas national.

Partout ! etc.

**FIN.**